

La géographie à la recherche de son unité

«L'esprit fait la main, la main fait l'esprit.»
(H. Focillon)

Redoutable problème qui exige pour être soulevé plus d'inconscience que de courage. En France, tout au moins. Posons-le cependant, ne serait-ce que pour provoquer une remise en cause de nos certitudes.

Comment l'aborder? A partir d'une attitude empirique. Discipline duelle, en réalité, la géographie française comprend deux faciès: la géographie physique et la géographie humaine. Elle a toujours proclamé son indéfectible unité de principe tout en maintenant l'équivoque de la dualité: il a été longtemps recommandé sinon exigé que l'une des deux thèses de doctorat ès-Lettres fût consacrée à une étude physique, l'autre à une étude humaine; la thèse de géographie régionale comportant une partie physique et une partie humaine sans que la nécessité de leurs rapports parût toujours convaincante.

Certes, les temps ont changé, mais la dualité persiste dans les esprits, dans les recherches et dans l'enseignement: il serait mal venu aujourd'hui encore, tout en répudiant le dogme du déterminisme, de commencer une étude géographique autrement que par l'analyse des prétendues «conditions du milieu naturel», quitte à ne pas en tenir compte dans le système d'explication. Et cependant, le dogme demeure intangible d'une géographie une et indivisible, qu'il serait sacrilège de mettre en doute: il se fonde sur une définition de la géographie trop imprécise pour être exacte: l'étude des rapports de l'homme et du milieu. Qu'en est-il?

L'objet de la géographie

Nous nous sommes, à plusieurs reprises, suffisamment expliqué pour n'avoir pas à revenir en détail sur l'objet de notre discipline. Rappelons seulement que par milieu, il faut entendre, non pas le milieu naturel dans lequel les hommes ne vivent plus depuis longtemps, mais le milieu qu'ils sont contraints d'organiser eux-mêmes pour vivre et survivre.

A la différence, en effet, des animaux codés pour aménager «leur niche» dans la zone écologique qui leur est fixée, les hommes, dépourvus de complexes instinctifs, mais dotés du pouvoir d'imaginer des formes significatives, ont donc toute liberté pour se répandre à la surface de la terre et y construire un habitat correspondant à leurs différentes conceptions,

se manifestent dans l'agencement de leurs espaces géographiques: d'où la fréquence d'un habitat dispersé. Ainsi donc, à l'espace écologique déterminé, ne varietur, génétiquement, s'oppose l'espace géographique finalisé, dans sa fonction tripartite: habiter, produire, communiquer, par une action humaine capable d'initiative et de pouvoir, évoluant au cours des générations, ce qui exclut toute spécialisation sclérosante.

Précisons qu'il s'agit moins d'action humaine que de pratique sociale: expression plus adéquate à la réalité.

La géographie: science sociale

Grâce aux travaux des anthropologues, la connaissance des sociétés archaïques nous permet une approche des rapports entre les hommes et leur espace avant que l'histoire les ait bouleversés.

Toute société humaine occupe un espace dont l'exploitation est nécessaire à sa cohésion et à sa pérennité: elle l'aménage en exécution d'un projet qui répond à son système de valeurs, à sa vision du monde et à ses moyens d'action: en un mot à sa culture définie comme un système de savoir, de pouvoir et de vouloir spécifique à chaque société.

A telle enseigne, qu'on peut avancer que l'espace géographique témoigne de la société dont il matérialise le dispositif conceptuel où sont dialectiquement imbriquées parenté, croyances, activités de production: il en est la projection au sol¹, la «signature». Entre l'un et l'autre s'expriment les mêmes rapports d'identité qu'entre le produit et le producteur: en fait, il semble bien que de tels rapports résultent d'un processus de «récursivité organisationnelle» (EDGAR MORIN) au cours duquel la société s'organise et se reproduit dans la construction et la pratique de son espace.

Maintes analyses anthropologiques révèlent que l'ordre social des communautés archaïques, notamment la structure de parenté, le symbolisme religieux

H. Isnard, professeur honoraire,
Université de Nice, † 1983

dans des milieux naturels variés: c'est dire qu'ils disposent d'une valence écologique quasi illimitée.

en enclos familiaux ou, au contraire, ordonné en auréoles autour d'une place centrale consacrée aux rassemblements religieux; ou, encore, de villes composées d'autant de quartiers distincts qu'elles groupent de collectivités ethniques différentes.

Tous les modes de rapports qui structurent les hommes en sociétés ont leur correspondance dans la structuration des espaces géographiques.

Aujourd'hui, ce sont les rapports de production qui les marquent le plus fortement: aucune difficulté à distinguer les uns des autres, les espaces ruraux aménagés, dans un même milieu naturel, par l'économie libérale ou par l'économie socialiste. A la division du travail, aux classes sociales définies par leur place dans le procès de la production répondent autant de localisations spatiales dans les villes: quartiers des affaires, quartiers industriels, quartiers bourgeois, quartiers ouvriers, quartiers des travailleurs immigrés s'identifient au premier coup d'œil par toutes les caractéristiques de leur habitat, de leur infrastructure sociale, de leur rythme de vie.

La dominance incontestée de l'économie s'est traduite par un impitoyable réductionnisme dans la construction de l'espace en le vidant de tout autre valeur. Source de pouvoir, le contrôle de l'espace est l'enjeu de la lutte entre classes et entre sociétés, au cours de laquelle se nouent des relations organiques hiérarchisantes.

En effet, le développement de l'économie industrielle a étendu la notion de rapports de production aux relations entre sociétés de la planète. La pression de l'économie dominante y a déclenché une révolution dans les structures socio-spatiales. Celles-ci ont éclaté: l'agriculture de subsistance abandonne ses terres aux plantations exportatrices; les villages se vident au profit des villes qui se surpeuplent en quelques années; à partir des ports, des routes et des voies ferrées s'enfoncent dans l'intérieur des continents pour en extraire les matières premières destinées aux industries de l'Europe et de l'Amérique.

L'espace n'appartient plus à ses habitants; il n'est plus accordé aux sociétés autochtones que désintègre une acculturation aliénante. Espace et société sont devenus étrangers l'un à l'autre et à leur passé, dans lequel ils ne s'enracinent plus. De cette dissociation naît le malaise, voire l'incohérence, vécu comme un traumatisme. Pourront-ils se donner un jour les structures qui les réconcilieront dans une même identité? C'est le problème du sous-développement tel qu'il se pose au géographe.

Tout ce qui précède conduit à la même conclusion. La géographie est bien une science sociale dont la finalité réside dans l'étude des rapports entre les sociétés et leurs espaces, rapports dialectiques qui font que les unes et les autres se réalisent dans une même synchronie organisatrice, et dans une diachronie parallèle. Sa méthode spécifique consiste en l'analyse préalable

de son objet: l'espace défini comme l'agencement en structure génératrice, dans une combinaison empiriquement perçue, de ses paramètres descriptifs, à savoir: son mode de peuplement, ses formes d'activités, son tracé des voies de communication, inscrits à la surface du sol.

Partant nécessairement de ce «modèle constituant» (MICHEL FOUCAULT) ou de ce «paradigme indicial de la sémiotique» (CARLO GINZBURG), le géographe accède à la connaissance d'une société, de sa culture, de son économie, de son histoire, de ses relations avec les autres unités socio-spatiales.

Il saisit alors les rapports entre cette société et son espace: rapports de conformité ou rapports de contradiction. Ceux-ci conduisant soit à une irrémédiable déstructuration socio-culturelle, soit à une adaptation douloureuse, certes, mais au terme de laquelle un équilibre s'établit: toute transformation apportée à l'espace géographique peut, par l'effet de la pratique, induire dans la société, des comportements d'adéquation.

L'analyse du géographe révèle enfin que des sociétés peuvent être en danger, pour mettre en œuvre des modes d'exploitation destructeurs de leur espace.

C'est là dire non seulement la valeur explicative, mais aussi la valeur opérationnelle, voire politique de la discipline géographique, dans la mesure où elle peut orienter une volonté d'aménagement plus conforme aux aspirations des hommes.

Ce n'est pas à l'homme comme individu ou comme entité abstraite, qu'elle s'intéresse, mais aux hommes organisés en des ensembles qui les dépassent, aux sociétés.

Moins science humaine donc que science sociale, comme l'ethnologie, la sociologie, l'économie, l'histoire, dans un même champ épistémologique où il est possible d'atteindre les sociétés à travers leurs diverses extériorisations et leurs évolutions, mais avec ses propres méthodes, la géographie contribue à la recherche des normes de la vie des sociétés humaines. Telle est l'unité paradigmatique de la géographie, son concept-clé. Dès lors, que devient la géographie physique?

Géographie et géographie physique

Et d'abord, de quoi s'agit-il?

Disons, pour simplifier, que la géographie physique se propose, comme d'autres disciplines scientifiques, l'étude séparée ou globale, des éléments qui entrent dans la composition des milieux naturels. A condition, bien sûr, de considérer aussi comme tels, les formes qui se reconstituent après le passage de l'action humaine.

Mais ce qui est en question ici, c'est la part de cette géographie physique dans l'intelligence des espaces géographiques.

Les recherches théoriques sur l'hypothèse d'un pouvoir organisateur de l'espace dont certains attributs spécifiques expliqueraient des séries de constructions géographiques correspondantes, n'ont pas jusqu'ici abouti à des résultats convaincants. Dès lors, nous procéderons empiriquement en partant d'une réalité: la pratique sociale que nous définissons comme toute activité finalisée par un projet, armée de techniques, c'est-à-dire médiatisée par la culture, que toute société met en œuvre pour s'inscrire dans un milieu. Ainsi conçue, la pratique sociale est la culture en action².

Le concept de pratique sociale: tel est donc notre outil méthodologique. Rappelons qu'il recouvre tous les niveaux d'activités qui définissent la société humaine: l'idéologique, le politique, l'économique en interaction sous le primat de l'un d'entre eux.

Le milieu naturel est un système de forces dont certaines manifestations échappent toujours au contrôle humain qui ne peut leur opposer qu'une défense passive: substituer la canne à sucre au caféier périodiquement détruit par les cyclones tropicaux; éviter l'occupation des espaces balayés par les coulées volcaniques; adopter une technique de construction résistant aux tremblements de terre; élever un réseau de digues contre les raz de marée et les inondations fluviales...

Compte tenu de ces contraintes limitantes, le milieu naturel constitue la matière première diversifiée de la construction géographique, une matière première que ne définissent aucune prédestination intrinsèque, aucune détermination univoque, aucune signification préexistante: un matériau donc sans spécification précise, disponible pour de multiples possibilités et susceptible seulement d'infléchir les capacités créatrices de l'homme: c'est la pratique sociale culturellement informée qui lui donne un sens et qui l'objective en réalité signifiante.

Par ce processus spécifique à l'homme³, créateur de sens et de formes, le fait naturel loin d'être une donnée, n'est perçu comme objet qu'en devenant un fait culturel nécessairement multivoque dans le temps et dans l'espace, en raison de la diversité des sociétés et de l'évolution de leurs projets et de leurs moyens d'action: SEBAG peut parler «d'une culturalisation de la réalité naturelle».

C'est donc à travers une interprétation culturelle et une intervention adaptative adéquate que la pratique sociale intègre l'espace naturel dans la production de l'espace géographique: à l'immuabilité relative de l'un s'oppose l'historicité de l'autre.

Ainsi, l'évolution économique et sociale de l'Europe occidentale depuis un siècle a profondément modifié la perception de certains facteurs naturels et partant leur signification dans l'édification des espaces géographiques. L'exemple de la neige est des plus probants: longtemps répulsive en Haute-Savoie, elle contraignit les montagnards à l'émigration temporaire dans les villes, en hiver. Aujourd'hui, elle y attire la foule des

citadins à qui l'amélioration des niveaux de vie a ouvert la pratique des sports du ski dans des stations d'altitude luxueusement aménagées au cœur des solitudes enneigées auxquelles conduisent des autoroutes: un hiver trop doux y devient une calamité ressentie par tous les montagnards. Ce qui était contrainte naturelle est devenu élément décisif dans l'aménagement de l'espace.

Quant au littoral du sud-est de la France, isolé de l'intérieur par le relief et «naturellement» peu favorable à la vie maritime, longtemps faiblement peuplé de villages de pêcheurs, il est rapidement devenu, dès la fin du siècle dernier, avec «la montée» du capitalisme industriel, la Côte d'Azur que le tourisme a urbanisée et équipée pour exploiter d'abord la douceur de ses hivers méditerranéens, à l'intention des classes riches, puis la luminosité de ses étés secs, depuis la généralisation d'une politique sociale progressive en Europe occidentale. Aux petits ports de pêche ont succédé les «marina».

Forte de la puissance acquise de son aménagement spatial, la Côte d'Azur, longtemps dépendante de son arrière-pays, l'a aujourd'hui annexé à son champ d'action.

Les processus que nous venons d'analyser, à l'œuvre dans l'évolution des espaces géographiques, s'apparentent à un «bricolage» qui consisterait pour la pratique sociale à faire émerger, au cours de l'histoire, à partir d'une même matière première mais perçue différemment, de nouvelles formes spatiales dotées de nouvelles significations.

L'unité de la géographie

Faisons le point. Le milieu naturel n'est pas un cadre tout préparé pour la mise en place du peuplement et des activités des sociétés humaines. S'il constitue en lui-même un ensemble, ce n'est pas comme tel qu'il entre dans la construction de l'espace géographique: souvent et surtout dans les sociétés aux techniques peu avancées, la pratique sociale ne s'exerce effectivement que sur certains de ses composants ou sur certaines de leurs qualités qu'elle interprète et qu'elle adapte en fonction de son projet, en les transformant, en les «dénaturant»: seuls ces éléments ainsi intégrés participent donc à l'explication.

C'est à travers cette interface qu'elle a conçue et construite, que la société entre en rapports avec la nature, rapports tamisés, médiatisés. A la limite même, l'évolution technique tend vers une déconnexion de plus en plus complète de l'espace géographique et de l'espace naturel auquel elle vise à substituer son propre système de «projections».

C'est donc dans cette mesure que la géographie recourt à la géographie physique, de la même manière qu'elle utilise les résultats de l'ethnologie, de la sociologie ou de l'économie. Ce sont là, pour elle,

autant de sciences parcellaires dont il suffit au géographe, comme L. VON MISES l'a écrit pour l'historien, «d'acquérir un degré moyen de connaissance... qui n'excèdera pas ce qu'en possède normalement toute personne cultivée».

Dès lors, toute équivoque disparaît: la géographie a son unité. C'est une science sociale et plus précisément une science de la pratique sociale que, compte tenu de ses moyens d'action sur le milieu naturel et des rapports qui la constituent comme telle, toute société met en œuvre dans la construction de l'espace dans lequel, dialectiquement, elle s'organise pour vivre.

Notes

¹ Ce point de vue rejoint celui de EDWARD T. HALL pour qui: «aucune autre espèce ne peut rivaliser, même de loin, avec l'homme, dans l'accomplissement de son évolution par la projection de lui-même». Au-delà de la culture, p. 32. Seuil 1979.

² En fait, les rapports dialectiques entre pratique et culture sont tels que «tout progrès de l'action profite à la connaissance comme tout progrès de la connaissance profite à l'action».

³ Rappelons le mot d'EDWARD T. HALL pour qui: «parmi d'autres fonctions, la culture joue le rôle d'un écran extrêmement sélectif entre l'homme et le monde extérieur».

Literaturbesprechung

SCHILTER René/JACSMAN Janos: Ermittlung und Ausscheidung von Erholungsgebieten, ein Beitrag zur Erholungsplanung in der freien Landschaft, Studienunterlagen zur Orts-, Regional- und Landesplanung Nr. 51, ORL-Institut ETH Zürich, 1981.

Diese vor gut drei Jahren erschienene Arbeit ordnet sich sinnvoll in eine Reihe zahlreicher Publikationen ein, die am Institut für Orts-, Regional- und Landesplanung der ETH Zürich im Fachbereich Landschaft veröffentlicht wurden. Diese Schrift nimmt aber insofern eine besondere Stellung ein, als sie gleichsam eine Synthese aller vorherigen Arbeiten darstellt. Ueberblickt man das Literaturverzeichnis, erkennt

man das Bemühen der Autoren, die ins Unüberblickbare angewachsene Fachliteratur gezielt auf die Problemstellung "Erholungsplanung in der freien Landschaft" aufzuarbeiten. Die Arbeit der beiden kompetenten Autoren wirkt klar im Aufbau und methodisch sauber. Sehr nützlich ist das Glossar (S. 8 - 11). Somit bringt die Arbeit nicht nur eine gute zusammenfassende Darstellung der wichtigsten Ergebnisse vorhandener Publikationen, sondern sie ist auch deutlich praxisorientiert. Diese leicht verständliche Schrift kann sowohl den Planungspraktikern als auch den Fachstudierenden empfohlen werden.

GH 3/84

Hans R. Volkart, Zollikon